

# Passions-pulsions

## L'histoire à l'école de l'irrationnel (1789-1816)

### dans l'œuvre de Germaine de Staël

Stéphanie Genand  
Université de Rouen-Normandie, Ceredl.

L'œuvre de Germaine de Staël constitue un territoire stratégique pour qui s'intéresse aux « inventions de l'inconscient au XIX<sup>e</sup> siècle » : le titre même du colloque, associant un concept et un contexte, présuppose en effet un lien socio-historique ou sociologique entre les bouleversements de la vie psychique et les transformations politiques et sociales de la période. Or une telle hypothèse, Alain Vaillant l'a bien montré, caractérise ce qu'il définit comme « la révolution littéraire<sup>1</sup> » du tournant des Lumières : substituant à l'expression privée ou restreinte de l'Ancien Régime « la communication littéraire<sup>2</sup> », le XIX<sup>e</sup> siècle consacre « un système » et une « parole publi[cs]<sup>3</sup> » entérinés par le néologisme de « littérature » précisément forgé en 1800 sous la plume de Staël. L'imagination ne s'y dissocie plus de la scène collective et la « perfectibilité » staëlienne, postulant un « rapport entre la littérature et les institutions sociales de chaque siècle et de chaque pays<sup>4</sup> », assigne à la pensée une mission non plus seulement esthétique, mais philosophique dès lors qu'elle se donne pour objectif l'analyse de ce que Staël appelle « l'esprit humain<sup>5</sup> ». Rarement l'étude de l'âme aura donc relevé aussi explicitement des prérogatives de la création. Plus encore : Staël considère cette vocation anthropologique comme la signature du dix-neuvième siècle. Tournant officiellement la page des Lumières, *De la littérature* définit, en 1800, la vie intérieure comme l'enjeu spécifique des temps modernes<sup>6</sup> :

---

<sup>1</sup> Alain Vaillant, *L'Histoire littéraire* (2010), rééd. Paris, Armand Colin, 2017, p. 301.

<sup>2</sup> *L'Histoire littéraire*, p. 302.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 303.

<sup>4</sup> Germaine de Staël, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800), rééd. Jean Goldzink, *Œuvres complètes de Madame de Staël*, I-2, dir. Stéphanie Genand, Paris, Champion, 2013, p. 105.

<sup>5</sup> *De la littérature*, p. 113.

<sup>6</sup> Ce désir de cerner la spécificité de l'âge post-révolutionnaire revient en 1802 dans la préface de *Delphine* : « Et l'on pourrait parvenir à adapter au goût français, peut-être le plus pur de tous, des beautés originales qui donneraient à la littérature du dix-neuvième siècle un caractère qui lui serait propre » : *Delphine*, rééd. Simone Balayé et Lucia Omacini, *Œuvres complètes de Madame de Staël*, II-2, Paris, Champion, 2004, p. 10.

Et l'homme, dans ce siècle, n'a plus de curiosité que pour les passions de l'homme. Au-dehors, tout est vu, tout est jugé ; l'être moral, dans ses mouvements intérieurs, reste seul encore un objet de surprise, peut seul causer une impression forte<sup>7</sup>.

Se trouve ainsi établie, de manière explicite dans le traité staëlien, la nouvelle équation qui relie l'exploration psychique au changement de millésime : la littérature sera désormais morale ou ne sera pas<sup>8</sup>.

### *La Révolution, temps de la dé-civilisation*

Élire ce nouveau champ de l'intériorité ne suffit pourtant pas à faire advenir les forces irrationnelles auxquelles Freud donne pour la première fois, en 1896, le nom d'inconscient. La vocation morale appartient au contraire aux stéréotypes de la fiction classique et seule une profonde rupture pourra en modifier le sens au point que la « morale » ne désigne plus un bréviaire, mais un chaos ; non plus une collection de principes, mais le laboratoire d'une âme qu'il s'agit désormais d'élucider plus que d'éduquer<sup>9</sup>. Pour Staël, cette rupture s'appelle révolution. Cette dernière inaugure, à ses yeux, une page inédite de l'histoire de l'âme :

Sous la monarchie, personne n'avait rien à craindre du vice, ni à espérer de la vertu, tout allait par l'ascendant de la veille sur le lendemain. Il y avait un certain respect pour le passé, qui contenait tout le corps social. [...] Mais dans une révolution où tout est possible, où il ne reste de barrières que celles que la conscience s'impose, dans une révolution où la société recommence, où l'homme a senti toute la force de l'homme, où il a vu cet être, son semblable, tel qu'il est quand il n'a plus de pitié, quand il dispute la terre à ses habitants, quand il se livre à la vie sans en voir le terme ni le but, quand il s'enivre de son intérêt personnel comme d'un sentiment dévastateur qui cherche le repos dans la destruction et s'inquiète de l'existence partout ailleurs que dans son propre sein, alors on a, pour ainsi dire, assisté au choc de tous les éléments qui ont rendu les lois de la morale si nécessaires<sup>10</sup>.

*Des Circonstances actuelles* propose ici une interprétation anthropologique des récents événements : la chute de l'Ancien Régime fracture à l'évidence les repères politiques, qu'il convient de réinventer, mais elle fracture aussi la vie sociale et morale, confrontée à la mise à nu d'une humanité brute, dominée par un instinct de survie si puissant qu'il éteint la « pitié » et le souci de l'autre. Ce tableau modifie considérablement le paradigme : la Révolution reste toujours, dans l'œuvre staëlienne, un défi idéologique qu'il convient de

---

<sup>7</sup> *De la littérature*, p. 328.

<sup>8</sup> Qu'il nous soit permis de renvoyer, sur ce sujet, à notre contribution : « Du "génie du sentiment" à "l'énigme de nous-mêmes" : le voyage intérieur de G. de Staël dans *De l'Allemagne* », Marc Hersant et Catherine Ramond (dir.), *La Représentation de la vie psychique dans les récits factuels et fictionnels de l'époque classique*, Amsterdam, Rodopi, 2015, p. 189-199.

<sup>9</sup> Sur la singularité épistémologique de ce seuil et sa fonction « négative », puisqu'il découvre l'ignorance ou l'impossible connaissance, voir Stéphanie Genand, *La Chambre noire. Germaine de Staël et la pensée du négatif*, Genève, Droz, 2017.

<sup>10</sup> Germaine de Staël, *Des Circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la République en France* (1798), rééd. Broniskaw Baczkowski et Lucia Omacini, *Œuvres complètes de Madame de Staël*, III-1, dir. Lucia Omacini, Paris, Champion, 2009, p. 498.

« terminer<sup>11</sup> », pour reprendre un verbe récurrent sous sa plume<sup>12</sup>, mais aussi de consolider grâce à l'établissement d'une constitution qui en garantisse les principes. Ces enjeux, immenses, ne recouvrent cependant pas, pour Staël, le spectre pluridimensionnel d'une séquence historique dont les répercussions se prolongent sur une autre scène, moins soucieuse des actions que des passions souterraines qu'elles agitent. Staël prête de fait à la Révolution le pouvoir de dé-civiliser et donc paradoxalement de dé-politiser, au sens étymologique, la vie collective. Dans son analyse, la communauté, avant de se constituer en nation, existait négativement sous la forme d'une *polis* passive, née des contrôles constamment exercés sur elle par les autorités de l'Ancien Régime : ce que Staël nomme, dans une saisissante formule, l'art de « conten[ir] tout le corps social ». Or ces verrous disparaissant précisément en 1789, ils libèrent des énergies d'autant plus puissantes qu'elles ont été longtemps bridées et surgissent dans un espace sans loi ni réelle expérience d'un tel bouleversement. Staël lit, dans ce déferlement affranchi de toute censure – le « choc de tous les éléments » – une séquence non seulement politique, mais psychique : elle montre l'homme nu, livré à la force de ses instincts et levant le voile sur les profondeurs archaïques de son identité.

Il serait tentant de ne voir, dans cette interprétation de l'histoire, qu'une réaction à chaud, voire une stratégie de protection dictée, en 1798, par la troublante proximité d'événements sur lesquels l'analyse peine encore à s'exercer lucidement ; mais le courage staëlien raisonne jusqu'à l'ultra-présent et *Des Circonstances actuelles* expose, en réalité, une vision à laquelle Staël reste fidèle jusqu'au bout de sa carrière puisqu'elle la réaffirme vingt ans plus tard, formulée en des termes presque identiques, dans le chapitre consacré aux journées d'octobre des *Considérations sur la Révolution française* :

Personne n'imaginait, en 1789, qu'il existât des passions véhémentes sous ce repos apparent. Ainsi l'assemblée constituante s'est livrée sans crainte au généreux désir d'améliorer le sort du peuple. On ne l'avait vu qu'asservi, et l'on ne soupçonnait pas ce qui n'a été que trop prouvé depuis, c'est que, la violence de la révolte étant toujours en proportion de l'injustice et de l'esclavage, il fallait opérer en France les changements avec d'autant plus de prudence, que l'Ancien Régime avait été plus oppresseur<sup>13</sup>.

Aucun mépris ni, d'une manière générale, aucun jugement de valeur n'accompagne ces tableaux du peuple. Staël, conformément à son programme philosophique, le *considère* plutôt qu'elle ne le blâme et les scènes de foule lui offrent surtout l'occasion de mesurer la puissance sans limites des passions. La question ne relève pas seulement, chez elle, d'enjeux théoriques ou philosophiques. Elle naît aussi d'une expérience personnelle, Staël ayant

---

<sup>11</sup> Le verbe, récurrent dans l'œuvre staëlienne, figure notamment dans *Des Circonstances actuelles*, qui rappelle la nécessité « de terminer tout ce qui appartient au mouvement révolutionnaire » (p. 369).

<sup>12</sup> Voir Laurence Vanoflen, « “Finir la Révolution par le raisonnement” : De l'Influence des passions sur le bonheur des individus et des nations », *Cahiers staëliens*, n°52, 2001, p. 111-128.

<sup>13</sup> Germaine de Staël, *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française* (1818), rééd. Lucia Omacini, *Œuvres complètes de Madame de Staël*, III-2, Paris, Champion, 2017, t. I, p. 265.

miraculeusement survécu à l'attaque de sa voiture, portant les armoiries de l'ambassade de Suède, dans les rues de Paris le 2 septembre 1792 :

Je fus trois heures à me rendre du faubourg Saint-Germain à l'Hôtel de Ville. On me conduisait au pas à travers une foule immense qui m'assaillait par des cris de mort. Ce n'était pas moi qu'on injuriait, à peine alors me connaissait-on, mais une grande voiture, et des habits galonnés représentaient aux yeux du peuple ceux qu'il devait massacrer. Ne sachant pas encore combien dans les révolutions l'homme devient inhumain, je m'adressai deux ou trois fois aux gendarmes, qui passaient près de ma voiture, pour leur demander du secours<sup>14</sup>.

Cette scène, traumatisante, est aussitôt transformée en circonstance expérimentale : constatant que « dans les révolutions, l'homme devient inhumain », Staël s'y conforte dans l'hypothèse qu'un événement moral inédit se déroule sous ses yeux. De l'ordre du soulèvement, il manifeste le surgissement d'énergies incontrôlables qui associent à la Révolution une part d'irrationnel : un inconscient, né des forces collectives qui viennent d'entrer en scène.

### *La politique pulsionnelle*

Son analyse constitue dès lors l'une des principales ambitions de l'œuvre staëlienne : de la convocation des États Généraux en 1789 aux exactions de la Terreur blanche et de ceux que Staël nomme, en 1816, les « royalistes exagérés<sup>15</sup> », c'est l'ensemble de la séquence révolutionnaire qui devient matière où autopsier la dimension pulsionnelle de la politique. Staël n'utilise pas cet adjectif, ni le substantif « pulsion » auquel Freud confère, en 1905 puis 1915, la valeur de « concept fondamental<sup>16</sup> » pour l'étude de la métapsychologie. Elle multiplie en revanche les métaphores physiques qui assimilent, comme Olivier Ritz l'a récemment montré<sup>17</sup>, l'arène publique à un champ de forces : poussées, reculs, proportions, chocs, actions, réactions, la mécanique newtonienne offre à Staël une nouvelle langue capable de décrire non plus les événements, mais leur tectonique. « [...] La révolution est finie quand la force s'arrête d'elle-même dans un état durable<sup>18</sup> », précise-t-elle ainsi dans *Des Circonstances actuelles*, prolongeant l'image du surgissement qui explicite, dans *De l'Influence des passions*, le caractère pulsionnel de la Révolution, à la fois jaillissement, extériorisation et débordement :

Ce sentiment [la vanité] a été l'une des causes du plus grand choc qui ait ébranlé l'univers.  
Je n'appellerai point vanité le mouvement qui a porté vingt-quatre millions d'hommes à

---

<sup>14</sup> *Considérations*, t. I, p. 398.

<sup>15</sup> Germaine de Staël, Lettre du 3 novembre 1816 à Alexandre 1<sup>er</sup>, *Correspondance générale*, t. IX, « Derniers combats », éd. Stéphanie Genand et Jean-Daniel Candaux, Genève, Slatkine, 2017, p. 556.

<sup>16</sup> Sigmund Freud, « Pulsions et destins de pulsions », *Métapsychologie*, Paris, PUF, Quadrige, 2010, p. 8.

<sup>17</sup> Voir Olivier Ritz, *Les Métaphores naturelles dans le débat sur la Révolution*, Paris, Garnier, 2016, p. 146.

<sup>18</sup> *Des Circonstances actuelles*, p. 356.

ne pas vouloir des privilèges de deux-cent mille ; c'est la raison qui s'est soulevée, c'est la nature qui a repris son niveau<sup>19</sup>.

Or ce sont les mêmes images qui permettent à Freud, un siècle plus tard, de mettre en lumière la nature antagonique de la psychologie. Distinguant les sollicitations physiologiques de celles qui naissent au sein de l'organisme lui-même, il souligne le rapport de tension instauré par le conflit des forces qui nous traversent :

Plaçons-nous du point de vue d'un être vivant presque totalement en désaïde, non encore orienté dans le monde, qui capte des stimuli de sa substance nerveuse. [...] D'une part, il sentira des stimuli auxquels il peut se soustraire, par une action musculaire (fuite), ces stimuli il les met au compte d'un monde extérieur ; mais d'autre part aussi des stimuli contre lesquels une telle action demeure inutile et qui conservent malgré cela leur caractère de poussée constante ; ces stimuli sont le signe caractéristique d'un monde intérieur, la preuve des besoins pulsionnels<sup>20</sup>.

La pulsion, autrement définie comme un travail de poussée à la frontière de l'âme et du corps<sup>21</sup>, expose la vie psychique à une double énergie : la recherche de la satisfaction, seule capable d'apaiser les sollicitations physiques, et l'impossible satisfaction, les « stimuli pulsionnels<sup>22</sup> », pour reprendre la formule de Freud, échappant à cette réponse mécanique et contraignant le sujet à une agitation perpétuelle. Cette contradiction constitue précisément le principe de la passion chez Staël. Définie comme « cette force impulsive qui entraîne l'homme indépendamment de sa volonté<sup>23</sup> », elle électrise ponctuellement l'existence, tout en menaçant à chaque instant de l'aliéner :

Je n'entends pas comment on dirige ce qui n'existe qu'en dominant : il n'y a que deux états pour l'homme, ou il est certain d'être le maître au-dedans de lui, et alors il n'a point de passions ; ou il sent qu'il règne en lui-même une puissance plus forte que lui, et alors il dépend entièrement d'elle. Tous ces traités avec la passion sont purement imaginaires ; elle est, comme les vrais tyrans, sur le trône ou dans les fers<sup>24</sup>.

Irrationnelle et fondamentalement impossible à satisfaire, la passion, comme la pulsion, détermine par conséquent une conception négative du bonheur : Staël, en le définissant comme « un malheur moindre<sup>25</sup> », entérine l'impossibilité de combler un appétit qui outrepassa la volonté humaine et qu'il importe non pas d'assouvir, mais de modérer. Vivre heureux, dans le monde staëlien, suppose de vivre sans : « sans la crainte, [...] sans l'inquiétude, [...] sans l'inconstance<sup>26</sup> », dans le fragile confort né de l'exténuation des puissances qui désorganisent la conscience.

---

<sup>19</sup> Germaine de Staël, *De l'Influence des passions sur le bonheur des individus et des nations* (1796), rééd. Florence Lotterie et Laurence Vanoflen, *Œuvres complètes de Madame de Staël*, I-1, dir. Florence Lotterie, Paris, Champion, 2008, p. 192.

<sup>20</sup> « Pulsions et destins de pulsions », *Métapsychologie*, p. 9.

<sup>21</sup> « ... la pulsion nous apparaît comme un concept-frontière entre animique et somatique » : *Métapsychologie*, p. 11.

<sup>22</sup> *Métapsychologie*, p. 10.

<sup>23</sup> *De l'Influence des passions*, p. 136.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 155.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 290.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 138.

## *Du sujet à la nation : de la passion à la pulsion*

Cette démarche privative s'adresse aussi bien à l'individu qu'à la nation. Là réside l'originalité de l'anthropologie staélienne qu'elle relie la psychologie du sujet à celle de la communauté politique. Leur articulation détermine le projet du traité de 1796 dont le titre complet, *De l'Influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, établit un parallèle entre la modération personnelle et l'équilibre collectif :

Car si l'homme parvenait individuellement à dompter ses passions, le système des gouvernements se simplifierait tellement qu'on pourrait alors adopter, comme praticable, l'indépendance complète, dont l'organisation des petits États est susceptible<sup>27</sup>.

Ce programme, nous le savons, reste théorique et Staël ne rédige en réalité que la première partie, déléguant à « un autre<sup>28</sup> », en l'occurrence Benjamin Constant, le soin de développer le volet politique de sa réflexion. Cet inachèvement n'empêche pourtant pas l'architecture staélienne de se mettre en place : la vie publique, définie comme une « collection d'hommes<sup>29</sup> », obéit aux mêmes lois que l'âme particulière, si bien que le bonheur des sociétés reposera, comme celui des sujets, sur l'équilibre et le repos : « La certitude, précise Staël, de n'être jamais agité ni dominé par aucun mouvement plus fort que soi<sup>30</sup> ». *De l'Influence des passions* dessine ainsi les contours d'une nouvelle science, autrement appelée « art social » et à laquelle échoit la mission d'« étudi[er] l'homme dans ses rapports avec lui-même », mais aussi « les relations sociales de tous les individus entre eux<sup>31</sup> ». L'analogie ainsi établie entre l'existence morale et la sphère publique se révèle cependant à double tranchant. Elle permet, une fois diagnostiqués les dangers de la passion dont ils subissent l'un et l'autre les assauts, de leur préconiser un même remède, la modération ; mais elle révèle aussi, chez les citoyens comme au cœur des États, la présence d'un même mal : un irrationnel capable d'asservir la conscience et les consciences. Son principal symptôme reste l'excès : la gloire, l'ambition, la vanité, l'amour même, exaltent l'existence, mais en lui insufflant un supplément d'intensité potentiellement réversible en aliénation. Aucun plaisir ni aucune affection chez Staël, pas même « la tendresse filiale, paternelle et conjugale<sup>32</sup> », n'est de fait épargné par la menace d'un obscurcissement capable de transformer l'amour en haine et le bonheur en destruction. Analysant un sujet qui lui tient particulièrement à cœur, « la tendresse des enfants pour leurs parents<sup>33</sup> », elle diagnostique dans leur besoin d'aimer et d'être aimé une passion dangereuse et susceptible de toutes les perversions :

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>28</sup> *De l'Influence des passions*, p. 140. Sur les enjeux de cette délégation, voir *La Chambre noire*, p. 212-225.

<sup>29</sup> *De l'Influence des passions*, p. 137.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 136.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 138.

<sup>32</sup> Titre du chap. III de la 2<sup>e</sup> partie de *De l'Influence des passions*, p. 250.

<sup>33</sup> *De l'Influence des passions*, p. 253.

Mais dès qu'on aime ses enfants avec passion, on a besoin de tout autre chose que de ce qu'ils vous doivent, et l'on court, dans son sentiment pour eux, les mêmes chances qu'amènent toutes les affections de l'âme : enfin, ce besoin de réciprocité, cette exigence, germe destructeur du seul don céleste fait à l'homme, la faculté d'aimer, cette exigence est plus fatale dans la relation des parents avec les enfants, parce qu'une idée d'autorité s'y mêle<sup>34</sup>.

La résonance biographique de cet exemple, outre qu'elle témoigne de l'implacable lucidité de la fille de Necker, atteste aussi l'universelle ambivalence de la passion : son énergie, si généreuse soit-elle dans son élan premier, dégénère presque inmanquablement en aveuglement. Le bonheur, comme le rappelle *De l'Influence des passions*, peut devenir « puissance négative<sup>35</sup> ». Sur la scène politique, cette aliénation s'appelle « esprit de parti<sup>36</sup> ». Présenté comme un « asservissement<sup>37</sup> » et de toutes les passions, « la plus ardente<sup>38</sup> », le fanatisme représente, pour Staël, le pulsionnel à l'état pur : « esprit impliable, forces aveugles<sup>39</sup> », « choc<sup>40</sup> », les métaphores physiques, encore une fois, mais aussi cliniques puisqu'il est question d'« extravagance<sup>41</sup> », de « folie<sup>42</sup> » et de « tableaux imaginaires<sup>43</sup> » analysent non plus les manifestations, mais les symptômes de la perversion du raisonnement politique. Seule une différence d'échelle distingue ainsi, sous la plume de Staël, les passions individuelles des embrasements collectifs : « l'esprit de parti » sollicite les mêmes ressorts que la gloire et l'amour, si bien que la communauté ou la foule, loin de constituer une identité spécifique, ne font que concentrer et démultiplier les caractères individuels.

### *La puissance des « masses »*

Cette découverte a deux conséquences dans l'anthropologie staélienne. Elle met d'abord en lumière une mutation de l'exercice politique. Staël diagnostique, dans les « vingt-cinq ans<sup>44</sup> » que dure, pour elle, le cycle révolutionnaire, l'apparition d'un nouveau type de pouvoir, tant s'impose, désormais, la nécessité de composer avec la personnalité collective. Il revient aux *Considérations* d'en formuler le constat : « Les masses sont tout aujourd'hui, et les individus peu de chose<sup>45</sup> », écrit Staël. L'avènement du pluriel – « les masses » – explicite l'infléchissement politique d'un concept initialement emprunté à la physique – « ... tout ce qui n'est produit que par des individus [...] est étouffé par la masse qui se porte sur chaque

---

<sup>34</sup> *Ibidem*.

<sup>35</sup> *De l'Influence des passions*, p. 216.

<sup>36</sup> La formule donne son titre au chap. VII de la première partie : *De l'Influence des passions*, p. 221.

<sup>37</sup> *De l'Influence des passions*, p. 223.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 221.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 224.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 228.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 231.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 228.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 227.

<sup>44</sup> Pour l'analyse des valeurs que Staël prête à ce chiffre symbolique, voir *La Chambre noire*, p. 182-183.

<sup>45</sup> *Considérations*, t. II, p. 750.

point<sup>46</sup> », lit-on déjà dans *De l'Influence des passions* –, mais dont la lexicalisation littéralise à présent la métaphore. La force ne désigne plus une image, mais une nouvelle identité collective dont la puissance oblige les responsables à redéfinir les règles du jeu public. L'art de gouverner, en 1816, n'exige plus seulement des principes, mais la maîtrise des foules, moralement indistinctes ou réversibles et dont la moindre étincelle déterminera l'orientation :

Le peuple en insurrection est inaccessible d'ordinaire au raisonnement et l'on ne peut agir sur lui que par des sensations aussi rapides que les coups de l'électricité et qui se communiquent de même. Les masses sont, suivant les circonstances, meilleures ou plus mauvaises que les individus qui les composent, mais dans quelque disposition qu'elles soient, on ne peut les porter au crime comme à la vertu qu'en faisant usage d'une impulsion naturelle<sup>47</sup>.

Bonaparte l'a parfaitement compris qui inaugure, avec génie, une autorité pulsionnelle, ne sollicitant plus le jugement, mais le désir d'une collectivité flattée, comblée ou enivrée par le vertige des conquêtes. Assouvir les égoïsmes, toujours susceptibles d'étouffer une raison critique d'autant plus encombrante qu'elle exige, elle, « l'abdication de la personnalité<sup>48</sup> », pour reprendre la formule de Staël, tel semble le nouveau programme du pouvoir né de la Révolution. Consacrant la puissance des foules, cette dernière entérinerait aussi l'importance des ressorts irrationnels qui traversent le sujet et déterminent sa relation au chef. Pas de gouvernement moderne qui ne s'appuie sur les inconscients, autrement nommés par Staël « ce qu'il y a d'involontaire dans la nature humaine » :

En réduisant tout au calcul, Bonaparte en savait pourtant assez sur ce qu'il y a d'involontaire dans la nature humaine pour sentir la nécessité d'agir sur l'imagination, et sa double adresse consistait dans l'art d'éblouir les masses et de corrompre les individus<sup>49</sup>.

### *Faillite du sujet libéral ?*

Ces mécanismes lui apparaissent d'autant plus lisiblement qu'elle les reconnaît plus qu'elle ne les envisage pour la première fois. Là réside la seconde découverte de Staël que la théorisation du pouvoir des « masses » s'appuie, chez elle, sur une démarche heuristique qui tente d'en comprendre le fonctionnement. Le sujet passionné, fort d'avoir expérimenté la brisure ou le dédoublement de sa subjectivité, convertit cette division en clé d'interprétation des failles collectives. La révélation individuelle de l'inconscient, pour le dire autrement, prédispose à la compréhension de celui des foules. Roland Gori, dans le récent ouvrage qu'il consacre à la problématique de « l'individu ingouvernable<sup>50</sup> », explicite

---

<sup>46</sup> *De l'Influence des passions*, p. 147.

<sup>47</sup> *Considérations*, t. I, p. 273.

<sup>48</sup> Germaine de Staël, *Réflexions sur le suicide* (1813), rééd. Anne Amend-Söchting et Florence Lotterie, *Œuvres complètes de Madame de Staël*, I-1, dir. Florence Lotterie, Paris, Champion, 2008, p. 351.

<sup>49</sup> *Considérations*, t. II, p. 530.

<sup>50</sup> Roland Gori, *L'Individu ingouvernable*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2015.

la dialectique établie, au XIX<sup>e</sup> siècle, entre la faillite du sujet libéral, incapable de raison, et l'intérêt de plus en plus marqué pour l'inconscient :

C'est bien parce que l'époque entraperçoit un horizon d'indétermination, prend acte d'une « crise » de l'autonomie de la volonté propre à la pensée libérale, que de nouvelles formes de savoir, comme la psychanalyse, peuvent apparaître. [...] Cette crise du libéralisme [...] se révèle comme une crise anthropologique des pratiques sociales qui participent au gouvernement des conduites. Cette crise dans la représentation des processus qui font agir les individus accompagne la fabrication de nouveaux dispositifs de subjectivation, au premier desquels la médecine et la psychopathologie<sup>51</sup>.

Son analyse porte ici plus spécifiquement sur les années 1890 lorsqu'émerge, officiellement, une science de l'irrationnel. Elle n'en éclaire pas moins, rétrospectivement, la richesse du « moment 1800 » qui confronte lui aussi les contemporains à la double fêlure de l'intériorité et de la collectivité. Staël souligne explicitement la relation entre ces deux sphères dans les *Considérations sur la Révolution française* :

La meilleure manière de juger des sentiments qui agitent les grandes masses, c'est de consulter ses propres impressions : on est sûr d'éprouver par ce qu'on éprouve soi-même, ce que la multitude ressentira ; et c'est ainsi que les hommes d'une imagination forte peuvent prévoir les mouvements populaires dont une nation est menacée<sup>52</sup>.

Le sujet, amputé de sa rationalité, devient paradoxalement un guide ou un visionnaire éclairé de la chose publique. Sa médiation garantit à la psychologie des foules, telle que Staël en dessine les contours au début du XIX<sup>e</sup> siècle, sa dimension inclusive. Avant que Michel Foucault n'associe, dans son cours au Collège de France, « le gouvernement de soi et des autres<sup>53</sup> », l'œuvre staélienne invite elle aussi à accepter et la Révolution et les forces inconscientes qu'elle a mis au jour. Aucune frontière ni aucune barrière artificielle, celle qui consisterait par exemple à isoler la Terreur ou l'Empire du mouvement de l'histoire, ne nous dispense, sous sa plume, d'affronter notre obscurité pulsionnelle : évoquant, dans *De l'Allemagne*, « ces grandes masses qu'on appelle les empires, ces grandes masses en état de nature l'une envers l'autre<sup>54</sup> », Staël rappelle que la politique, comme le psychique, obéissent à la loi du sauvage.

---

<sup>51</sup> *L'Individu ingouvernable*, p. (emplacement 1202)

<sup>52</sup> *Considérations*, t. II, p. 728.

<sup>53</sup> Michel Foucault, *Le Gouvernement de soi et des autres. Cours au Collège de France. 1982-1983*, Seuil-Gallimard, 2008.

<sup>54</sup> Germaine de Staël, *De l'Allemagne* (1810), rééd. comtesse Jean de Pange, Paris, Hachette, 1958, t. IV, p. 297.